

à la joie d'avoir retrouvé "une famille": le rêve de son enfance; cette joie, dès le premier moment, avait été mêlée d'appréhensions. Jean, qui sentait son émotion, prit la lettre; son regard, plein d'énergie et de confiance, vint chercher celui de sa fiancée.

—Que crains-tu?

—Je ne m'en rends pas bien compte moi-même! Mais j'ai peur...

Jean s'attendait à ce que Mme Darlon suivît Joachim. La plus simple délicatesse devait lui faire comprendre que sa présence, en un pareil moment, serait plutôt gênante, ainsi du moins pensait le jeune homme. Mais, tendant ses mains vers la flamme, en un geste qui lui était habituel, la mère adoptive de Françoise avait tourné la tête vers les fiancés, et dans son visage qu'on eût dit momifié, ses yeux noirs, où semblait s'être réfugié tout ce qui lui restait de vie, attendaient.

—Lis, dit tout bas Françoise à l'oreille de son fiancé. Moi! je n'en aurais pas le courage.

—Nous nous sommes mis sottement martel en tête, explique Jean en déchirant l'enveloppe.

Et en baissant aussi la voix:

—Nous nous sommes laissé suggestionner par les sombres pronostics de tante Jacqueline.

—Est-ce que c'est bon? demande Françoise au bout d'un moment.

—C'est bizarre!

—Il ne veut pas?

—Voici, écoute:

Ma chère Françoise,

Votre lettre me parvint, il y a de cela trois semaines, et me surprit vivement. Je n'eusse pas imaginé, en effet, que vous vous seriez fiancée sans m'en aviser.

—Mais, interrompt Françoise, qui sent les larmes lui venir aux yeux, je ne savais pas où il était, je n'avais pas son adresse.

Un sourire de Jean affirme:

—Tu n'as rien à te reprocher.

Et la lecture reprend.

Je ne me serais pas imaginé que vous vous seriez fiancée sans m'en aviser. Je vous prie de voir ici l'expression de mon étonnement, non un reproche.

La question de savoir si je consentirai à votre mariage ne se pose même pas. Je n'ai jamais songé à vous condamner au célibat. Quant au choix que vous avez fait de M. Jean Darcival, il m'agrée.

Dans l'intérêt de votre bonheur, je subordonne cependant mon adhésion à vos projets à cette condition que M. Darcival changera de situation.

"Mon gendre ne sera pas un industriel".

Que si vous me demandez, mon enfant, les raisons qui motivent une semblable décision, venez près de moi, je vous les dirai. Mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans le vôtre, petite enfant, que la dure vie m'a contraint à délaisser.

Je vous attends.

Mes hommages respectueux à Mme Jacqueline Darlon.

Maurice Durand.

P.-S.—Cette lettre vous est écrite du Fort, près Lorient, où mes affaires me retiendront jusqu'à demain soir, mais c'est à Paris que je veux vous recevoir.

Françoise, le buste en avant, les mains jointes, la tête rapprochée de celle de Jean, lisait avec lui les lignes étranges et essayait d'en dégager le sens exact.